

## Essai

---

Number 93, Winter 2003–2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19242ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2003). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (93), 37–59.

**Chahdortt Djavann**  
**BAS LES VOILES !**  
Gallimard, Paris, 2003,  
47 p. ; 8,95 \$

La question du port du voile par les femmes musulmanes est devenue un enjeu central en France, comme partout en Europe, particulièrement en milieu scolaire. Avec l'accroissement de l'immigration maghrébine au Québec, il est évident que ce sujet alimentera aussi les échanges publics d'ici peu. En France, en tout cas, avec quatre millions d'habitants d'origine arabophone aux prises avec une crise identitaire, les discussions font rage entre partisans de la tolérance et ceux qui, au contraire, voient dans ce vêtement ostentatoire un vestige d'une mentalité rétrograde doublé d'une attaque frontale contre la laïcité.

C'est cette dernière interprétation que privilégie Chahdortt Djavann, écrivaine d'origine iranienne, maintenant établie en France. Selon elle, qui l'a porté de longues années en Iran, le voile « abolit la mixité » et « limite l'espace féminin ».

Par le port du *hijabe*, la femme est réduite à son caractère sexuel ; elle se protège, dans la honte, de ce corps qui ne sert qu'à attiser l'appétit supposément incontrôlable de l'homme. L'auteur s'en prend particulièrement aux femmes voilées des pays occidentaux, qui dénaturent la liberté de ces systèmes pour s'avilir elles-mêmes. « La liberté devient liberté de s'aliéner », une discrimination sexuelle auto-acceptée.

Chahdortt Djavann con-

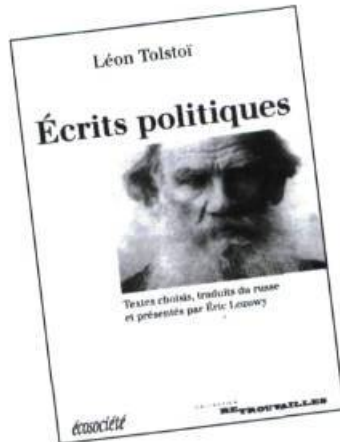
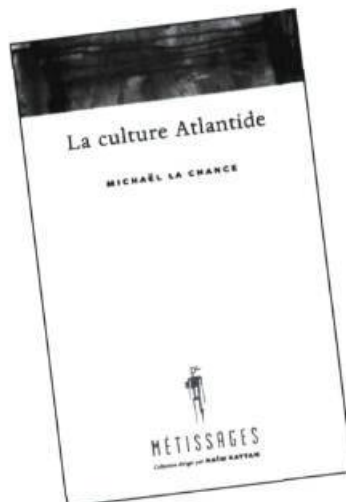
clut sur une recommandation bien sentie aux autorités concernant l'importance de conserver la laïcité des institutions d'enseignement : « [I]l est bon que Dieu et Allah restent à la porte de l'école » ; elle invite à « ne pas sombrer dans un relativisme culturel » qui contribuerait, objectivement, à maintenir l'oppression des femmes musulmanes.

Yvan Cliche

**Michaël La Chance**  
**LA CULTURE ATLANTIDE**  
Fides, Montréal, 2003,  
178 p. ; 24,95 \$

Voici une lecture captivante, particulièrement indiquée pour ceux et celles qui ont à frayer avec le monde des discours critiques, et qui en produisent. Michaël La Chance s'inspire du mythe de la cité Atlantide pour pointer quelques malaises dans la culture actuelle, insulaire dans ses chimères, fascinée par le spectacle jusqu'à lui vouer un culte. « Les Atlantes ont irrité les dieux par l'excès d'ostentation. » D'où la disparition de leur cité.

Penseur en esthétique, Michaël La Chance repère l'Atlantide un peu partout dans notre culture, dans ses utopies, dans son fonctionnement et dans ses impasses. Il articule précisément et brillamment les problèmes du cheminement artistique vers l'exposition, et ceux de la diffusion et de la connaissance des arts. Cinq chapitres examinent ce qu'est devenu l'art de la représentation en



d'œuvres imaginaires pour exemplifier ses propos. Les questions soulevées sont sujettes à controverses même si elles pourront sembler à certains rétrogrades, par exemple les problèmes que soulève l'attribution des subventions accordées à l'art. Michaël La Chance pense la question en fonction de l'autonomie des créateurs, de la liberté de moyens et de pensée. Il importe aussi d'aborder la place et le rôle de l'art dans la société Atlantide, menacée de couler.

L'emploi du « nous » par l'auteur démontre qu'on ne peut envisager sa culture d'un œil extérieur, position honnête pour une pensée subtile et solide. Si les généralisations sur la culture sont subjectives, elles sont ici bien documentées.

Alexandra Liva

**Léon Tolstoï**  
**ÉCRITS POLITIQUES**  
Trad. du russe  
par Éric Lozowy  
Écosociété, Montréal,  
2003, 161 p. ; 18 \$

Surtout connu pour ses romans (*Guerre et paix*, *Anna Karenine*), Léon Tolstoï (1828-1910) a en outre rédigé des centaines de textes sur la politique et sur la condition humaine, occupant à eux seuls une vingtaine de tomes. Le recueil établi par le traducteur Éric Lozowy offre une sélection d'écrits du célèbre auteur russe.

Les articles, lettres et pamphlets réunis ici ont été rédigés entre 1896 et 1908, et se caractérisent par deux thèmes : l'antimilitarisme et la dénonciation des inégalités sociales, ce qui explique le ton parfois anarchiste de certains passages, comme dans « L'esclavage de notre temps », où Léon Tolstoï se demande « comment éliminer les gou-

relation avec les médias, la science, les nouvelles technologies, l'État et le public. L'auteur s'attache à circonscrire les instances d'autorité en arts, leurs présupposés philosophiques et idéologiques, et les mouvements de pensée qui ont mené à ce qu'il nomme « l'expositionnisme » actuel. Très didactique, il termine chaque chapitre avec la description





vernements ». La dénonciation des guerres et la nécessité de refuser la conscription servent de fil conducteur à la moitié des textes : « Le patriotisme ou la paix », « Deux guerres », « Tu ne tueras point », « Memento de l'officier ». Le ton reste cependant assez lourd, voire emphatique, parfois pathétique et harangueur. Il s'agit pourtant de propos indignés devant les injustices et les répressions que la Russie avait connues au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

La longue présentation d'Éric Lozowy justifie les choix opérés, avec soin, le traducteur ayant retenu les propos pouvant rejoindre les préoccupations d'un lecteur de notre siècle, à une époque où des dirigeants font appel aux sentiments nationaux, patriotiques ou religieux pour enclencher une guerre sainte contre un ennemi diabolisé.

Yves Laberge

**Isabel Fonseca**  
**ENTERREZ-MOI**  
**DEBOUT**  
**L'ODYSSÉE DES TZIGANES**  
*Trad. de l'anglais*  
*par Laurent Bury*  
Albin Michel, Paris, 2003,  
339 p. ; 36,95 \$

Ils sont douze millions dispersés de par le monde, ceux que l'on appelle tout à la fois Roms, Tziganes ou Gitans, dont huit millions en Europe, principalement en Europe de l'Est où ils forment la plus importante minorité. Ce peuple apatride au parcours migratoire millénaire reste pourtant méconnu. Sans

Écritures (70 % sont illettrés) et sans mémoire collective, vivant souvent aux confins des villes et des villages dans le dénuement le plus total, les Gitans affichent une profonde cohésion sociale et font preuve d'une grande défiance envers les *gadjo* (non-Gitans).

Pour dissiper le mystère qui les entoure, une journaliste américaine, Isabel Fonseca, a passé quatre ans à mener des enquêtes et à côtoyer plusieurs communautés au fil de ses pérégrinations dans l'ex-bloc soviétique, brochant dans ce livre leur portrait. En Albanie, par exemple, la vie quotidienne d'une famille tzigane révèle les dures lois de la préservation du groupe et de ses traditions au détriment de l'émancipation individuelle et une parfaite indifférence à l'égard de la société albanaise. En Bulgarie, une Gitane privilégiée cherche à dissimuler ses origines dans un pays où les Tziganes ont été coupés de leur culture traditionnelle, parfois même jusqu'à en oublier leur langue, le romani. En Roumanie, on assiste à la destruction de villages gitans entiers par des villageois qui, en période de crise sociale, déversent tout leur fiel sur ces communautés.

Isabel Fonseca traite de la condition gitane dans toute sa complexité et éclaire des pans du passé de ce peuple en marge de la grande histoire. On apprend ainsi des choses stupéfiantes sur cette communauté originaire de l'Inde qui a connu quatre siècles d'esclavage dans la région des



Balkans et l'extermination sous le régime nazi. L'auteure prend parti contre l'ostracisme dont il est victime, tout en gardant un regard objectif à son égard, nous en montrant les côtés sombres. Pour ce peuple, pourtant plein de ressources et bon vivant, l'espoir et l'avenir reposent sûrement sur les membres qui ont « trahi » – c'est-à-dire qui se sont intégrés à l'autre société – sans renier leur identité. Des gens qui, aujourd'hui, sont écoutés de la communauté internationale dans la lutte qu'ils mènent pour la reconnaissance des droits des Gitans et qui travaillent à l'émergence d'une conscience collective au sein d'une nation éparpillée aux quatre vents. Un livre d'un grand intérêt ; à la fois érudit et simple, il s'imposait pour corriger notre ignorance du « peuple le moins obéissant du monde ».

Anne-Marie Lapointe

**André Pratte**  
**LE TEMPS**  
**DES GIROUETTES**  
**JOURNAL D'UNE DRÔLE DE**  
**CAMPAGNE ÉLECTORALE**  
VLB, Montréal, 2003,  
224 p. ; 21,95 \$

Comment l'image de la girouette ne viendrait-elle pas à l'esprit quand l'ins-

tabilité de l'électorat québécois atteint les sommets dont parle André Pratte ? Au départ, engouement tel pour l'Action démocratique de Mario Dumont qu'on l'autorise à distribuer les fauteuils de ministres. Puis, fragmentation qui casse le Québec en quatre parts à peu près égales : Parti québécois, Parti libéral, Action démocratique et électeurs discrets. Puis, virage impensable quand le Parti québécois reprend la tête. Ultime renversement en fin de campagne : Jean Charest et son parti remportent l'élection de 2003 et renvoient le Parti québécois à ses pires résultats en trente ans.

Problème bien posé et auquel André Pratte, toujours sérieux et d'esprit ouvert, s'attaque à la manière du diariste qui abandonnerait la scène publique aux éditoriaux et se permettrait un ton plus intimiste. La conclusion décevra : « Chose certaine, écrit-il après 200 pages de montagnes russes, plus on y réfléchit, plus on réalise qu'à l'inverse de la perception initiale, les électeurs québécois ne se sont pas du tout comportés comme des girouettes... [...] Au contraire, les Québécois savaient ce qu'ils voulaient. Simplement, ils cherchaient comment, par qui l'exprimer. » Difficile de ne pas





demander à l'auteur si un délai de quinze jours n'aurait pas conduit au choix d'un autre véhicule et si son titre n'est pas plus juste que sa conclusion.

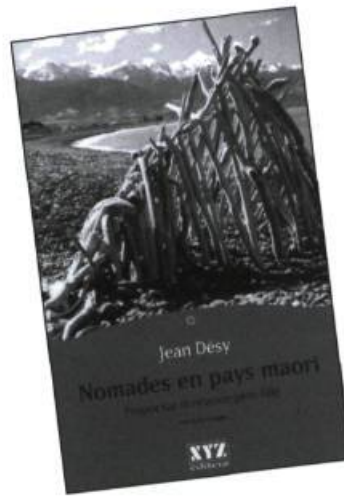
À son habitude, André Pratte séduit par sa sincérité, par son évidente bonne foi plus que par l'originalité ou le caractère pénétrant de l'analyse. Il s'efforce de tout vérifier, mais l'intuition est rarement au poste. Il croit encore à l'objectivité des journalistes, ce qui, on l'admettra, révèle une assez résistante candeur. André Pratte lui-même, dont l'honnêteté ne saurait être mise en doute, professe, en effet, des idées aussi défendables que discutables à propos du nationalisme, du financement des soins de santé, du calibre des journaux modernes... Honnêteté, oui, pas objectivité.

Laurent Laplante

**Michaël La Chance**  
**PAROXYSMES**  
**LA PAROLE HYPERBOLIQUE**  
Trait d'union, Montréal,  
2003, 147 p. ; 24,95 \$

Nous nous demandons si le penseur d'aujourd'hui ne devrait pas chercher un langage commun pour rendre véritablement, réellement, accessible le savoir qu'il porte en lui. Nous ne savons trop comment réagir

devant les circonvolutions mystifiantes de *Paroxysmes*. Pour parler de Paul Celan, de Friedrich Hölderlin, de Lautréamont, nul doute qu'il faille une plume à leur mesure : un langage qui soit en lui-même paroxysmal, c'est-à-dire, fait d'« irrptions violentes », de l'« ébranlement continu du paraître », de l'« expérience de l'instable », où le sujet cherche à devenir l'un, le sens commun, en se dégageant de sa propre subjectivité. D'ailleurs, à qui s'adresse-t-on ici ? Le philosophe et le poète métaphysique reconnaîtront les tensions d'une certaine pensée post-moderne. Quelques propositions sur la lecture de la poésie les étonneront, les émouvront même. Selon Michaël La Chance, le poème est une expérience, d'abord de celui qui l'écrit, mais aussi de l'autre qui reçoit l'œuvre comme un message qu'il s'est destiné à lui-même. Idéalement, « cette parole raréfiée, qui nous a interpellé, et aussi déstabilisé par sa fragmentation même, devient le matériau d'une expérience personnelle où nous pouvons nous reconnaître comme être humain ». Mais plus souvent, le poète s'élance vers un autre qui manque et le langage, à force de se dire, devient un abîme. *Paroxysmes*, qui comprend les limites mêmes de son discours, comme il en épouse les possibles, se perd parfois dans une opacité qui permet difficilement au lecteur de s'y retrouver. Qu'il faille constamment s'arrêter pour méditer sur le sens d'un néologisme, et d'un autre, jusqu'à l'autoréférence, en découragera certains. Les inconditionnels de Blanchot, de Lévinas, de Deleuze et cie, de même que de Gadamer, apprécieront cette balade en haute altitude. Une connaissance minimale de l'hermé-



neutique les disposera à une meilleure ascension.

Judy Quinn

**Jean Désy**  
**NOMADES**  
**EN PAYS MAORI**  
Propos sur  
la relation père-fille  
XYZ, Montréal, 2003,  
173 p. ; 20 \$

L'œuvre littéraire de Jean Désy – notamment ses récits de voyage, recueils de poésie et de nouvelles – témoigne d'une véritable fascination pour le Nord québécois et le Grand Nord. Dans son dernier récit de voyage toutefois, le médecin et écrivain jette son dévolu sur le Sud, un « Sud inhabituel ». Sa quête de dépaysement et d'aventures le conduit cette fois en Nouvelle-Zélande où l'attendent escalades de volcans et baignades en mer avec les dauphins. Accompagné de sa fille Isabelle de 16 ans, Jean Désy prétend même que ce périple de trois mois à l'étranger constitue pour une large part l'occasion de se rapprocher de sa fille, de tenter de recoudre sa « courtepointe familiale ». « Plus que de volcans, plus que de champ de pierres noires, plus que de ciel immaculé, c'est de parlures avec ma fille que je rêvais. »

Au-delà des motifs invoqués pour justifier son voya-

ge, Jean Désy semble en fait poursuivre une quête de sens. « Je cherche le Sens », écrit-il. « Mais qui suis-je ? Qui sommes-nous, Isabelle et moi ? » Confronté à l'étranger et à l'étrangeté de l'ailleurs, le voyageur cherche à retrouver l'Autre en Soi, une sensation déjà éprouvée au cours de ses pérégrinations précédentes. « Je resterais bien ici plusieurs jours encore. Pour vivre au rythme des Maoris. Pour vivre plus près des Maoris. Pour être ce que j'arrive à être quand je me trouve en pays inuit, c'est-à-dire un autre, découvrant que sous la carapace formée par ma culture, il existe un 'autre moi' capable de beaucoup de bonheur, parfaitement à l'aise, même plus à l'aise et plus heureux, à certains points de vue, dans la culture indigène que dans la culture occidentale. »

On le voit, même au sud du Sud, le Grand Nord n'est jamais très loin. Pour découvrir et raconter le monde inconnu des Maoris, Jean Désy évoque constamment son vécu auprès des Inuits et des Indiens cris. Au sujet d'une famille maorie, il écrit : « [L]es ressemblances avec les Indiens cris que j'ai connus dans le Moyen-Nord du Québec m'ont semblé évidentes ». À son arrivée à Wairoa, il note : « [J]'ai la bizarre impression de me trouver dans le monde nordique, quelque part entre Québec et Puvirnituaq, au Nunavik, même si j'ai atterri dans une région plus volcanique, mais tout aussi imprégnée de l'esprit aborigène ». Plus loin encore, il s'exclame : « En plein Sud, j'ai retrouvé l'esprit du Grand Nord ». Autant dire que la connaissance procède du connu à l'inconnu et, en ce sens, participe d'une certaine forme de reconnaissance.

Pierre Rajotte



**Axel Maugey  
FRANCOPHONIE  
ET DIALOGUE  
DES CULTURES**

**Humanitas, Longueuil,  
2003, 179 p. ; 24 \$**

Autrefois puissance dominante, impériale et expansionniste, la France subit, depuis 50 ans, une perte d'influence à la mesure de la montée en force de l'Amérique. Le thème du déclin alimente-t-il aussi en France, notamment lors de la dernière rentrée de septembre, les débats les plus soutenus et les plus acrimonieux. On pourrait presque y voir une France encore amère face à cette ombre grandissante portée sur son rayonnement d'autrefois.

Or, peu de cultures combattent avec autant d'acharnement ce bulldozer américain que la francophonie mondiale. Au Québec, en Europe et beaucoup en Afrique se déploie une saine énergie à sauvegarder la communication en français, à la couvrir, à la faire grandir. À coups d'organisations internationales, telle TV5, de colloques, de rassemblements et de séminaires dans tous les domaines, la francophonie de la planète essaie de se faire une place et de contrer, sinon d'atténuer, l'attrait de la langue anglaise, dont l'effet se fait sentir hélas jusque dans les coins les plus reculés.

Axel Maugey, francophile passionné, complète, avec *Francophonie et dialogue des cultures*, une trilogie sur cette persistance du fait français dans le monde. Il nous convie, presque à la manière d'un guide touristique, aux sources de ce vivier francophone encore bien présent

dans les lieux les plus divers et pittoresques, du Québec, en passant par la Syrie, le Liban, la Roumanie et même la Chine.

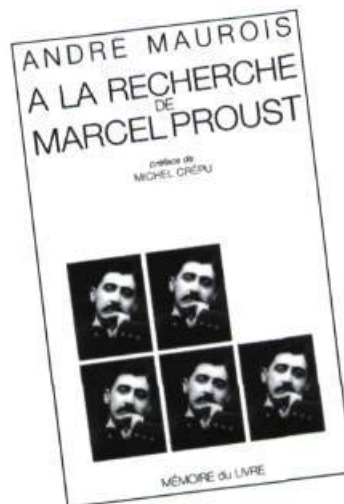
Sa description du Québec, fort juste, devrait être lecture recommandée à tout Français voulant s'établir dans la belle province. Pour le reste, l'auteur nous fait découvrir certaines communautés francophones moins connues, en relatant ses rencontres avec des intellectuels dont le français reste une langue de choix dans l'expression de leurs sentiments, de leurs pensées, de leurs amours. Le tout est agrémenté de commentaires judicieux sur l'histoire et la culture de ces peuples.

On en ressort convaincu de l'utilité de notre langue comme outil universel de communication et de son attrait encore réel dans les contrées que rien n'unit sinon la diversité. Nul doute, la langue française a encore un bel avenir devant elle.

Yvan Cliche

**Lactance Papineau  
JOURNAL  
D'UN ÉTUDIANT  
EN MÉDECINE À PARIS**  
**Varia, Montréal, 2003,  
609 p. ; 39,95 \$**

Quel destin peu banal que celui de Lactance Papineau ! Fils de Louis-Joseph Papineau, Lactance est élève au Collège de Saint-Hyacinthe quand éclatent les événements de 1837-1838. Dès la fin de son année de philosophie, en août 1838, il se réfugie à Saratoga, dans l'État de New York, avec plusieurs membres de sa famille. L'été suivant, il part pour Paris rejoindre son père en exil.



McGill qu'il sombre mystérieusement dans la folie. On parle de maladie nerveuse, de manie de persécution, de comportements bizarres, d'idées fixes. Il a 24 ans. Lactance Papineau finira ses jours dans un asile des environs de Lyon où il mourra à l'âge de 40 ans.

Le *Journal d'un étudiant en médecine à Paris* couvre, comme son titre l'indique, les années parisiennes de Lactance Papineau. Rédigé en style télégraphique, il rend davantage compte des cours pratiques suivis par le jeune étudiant que de ses états d'âme ou de sa pensée politique. Si par moments les interminables observations médicales finissent par lasser, le journal mérite toutefois d'être lu, ne serait-ce que parce qu'il décrit les mœurs de l'époque, la vie des Papineau en exil et les soins de santé dispensés au XIX<sup>e</sup> siècle. À cet égard, il est plutôt rassurant de constater à quel point la médecine a évolué depuis.

L'intérêt du journal de Lactance Papineau doit beaucoup au travail de Georges Aubin et de Renée Blanchet qui se sont chargés d'établir l'édition du texte et de rédiger les notes et l'introduction. Leurs recherches fouillées enrichissent la lecture et redonnent une seconde jeunesse à cet ouvrage qu'il valait la peine de sortir de l'oubli.

Louise Villemaire

**André Maurois  
À LA RECHERCHE DE  
MARCEL PROUST**  
**Mémoire du Livre, Paris,  
2003, 397 p. ; 44,95 \$**

Bien des publications ont été consacrées à Marcel Proust et à son œuvre depuis la parution en 1949 de l'ouvrage d'André Maurois. En avant-

Lactance passera cinq ans dans la capitale française où il se consacrera à des études de médecine. De retour au pays en 1844, il réussit l'examen du Bureau de médecine de Montréal. À peine a-t-il le temps d'installer son cabinet de consultation et d'obtenir un poste de professeur de botanique à la Faculté de médecine de l'Université



propos à sa volumineuse biographie de Proust, Jean-Yves Tadié dit regretter que l'on ait oublié celle d'André Maurois, « si juste de ton ». On vient de la tirer de l'oubli et c'est heureux ; l'essayiste s'y montre un observateur perspicace tant de l'homme que de son imposant roman. De la vie de Proust et de ses traits de caractère, le biographe retient ce qui permet de faire comprendre la naissance et l'évolution de la vocation d'écrivain. Le portrait, aussi lucide que déférent, se réfère à des témoignages de contemporains de Proust et à des documents alors inédits, tels les lettres à sa famille et ses nombreux Carnets et Cahiers dont a hérité sa nièce, madame Gérard Mante-Proust, à qui André Maurois dédie son livre.

Avec la composante biographique, à laquelle se greffent les considérations sociales et politiques qu'a habilement transposées Proust dans *À la recherche du temps perdu*, s'imbrique une étude du roman, remarquable d'intelligence dans sa relative concision. André Maurois fait clairement ressortir les thèmes, le plan, les moyens techniques et la philosophie de l'écrivain en ayant toujours soin d'appuyer ses dires d'exemples et de témoignages probants. Le thème de la passion amoureuse, si présent dans l'œuvre, fait l'objet d'une attention particulière : tout un chapitre traite des « passions de l'amour », de l'amour naissant aux intermittences du cœur, en passant par la souffrance et la jalousie, jusqu'à l'inversion et ses effets dans le roman et, finalement, à la grandeur de

l'amour. L'humour proustien reçoit aussi sa part d'éclairage ; l'auteur en analyse les ressorts et montre comment le romancier se rend à la limite du comique avec les *monstres* auxquels appartient le personnage de Charlus.

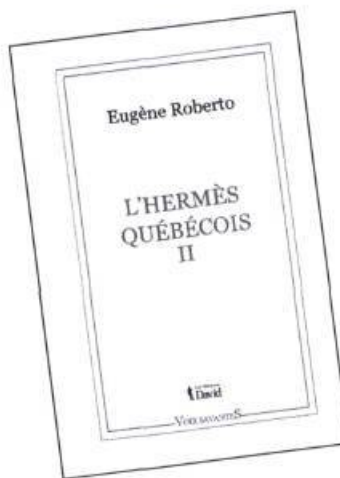
L'essayiste ne se départit pas du ton objectif ; l'admiration qu'il voue au grand écrivain est toute contenue dans sa compréhension fine d'*À la recherche* et dans sa considération pour le courage et la détermination de l'auteur qui, malade et claustre, a lutté avec le temps pour mener à terme l'œuvre de sa vie. Aussi, le lecteur de Proust désireux d'approfondir sa lecture trouvera-t-il dans *À la recherche de Marcel Proust* d'André Maurois un adjuvant agréable et efficace.

Pierrette Boivin

**Alain Finkielkraut**  
**AU NOM DE L'AUTRE**  
**RÉFLEXIONS**  
**SUR L'ANTISÉMITISME**  
**QUI VIENT**  
Gallimard, Paris, 2003,  
35 p. ; 8,95 \$

Assistons-nous, en Europe, à un retour du monstre antisémite ? Le prolifique et réputé philosophe Alain Finkielkraut, lui-même juif, pose ouvertement la question dans un court mais dense essai au ton énergique.

Voici en quelques mots la thèse de l'auteur : sous un couvert anti-raciste, anti-oppression, ressurgit subtilement en Europe, et particulièrement en France, un discours anti-juif, du moins les germes d'harangues semblables à ce qui a mené au nazisme. « Ce qu'on prenait



juif, qui pourfend l'État d'Israël et qui alimente les sympathies des militants intégristes en raison des violences commises au Proche-Orient : sombre paradoxe des ex-victimes (juives) devenues bourreaux, face à un peuple en légitime défense (les Palestiniens), proclament ces extrémistes qui se prétendent faussement antiracistes.

Le court ouvrage d'Alain Finkielkraut fait la lumière sur la part d'ombre qui nous habite, le travers humain qui se nourrit de généralisations hâtives porteuses de la violence totalitaire. Il rappelle à la vigilance, cruciale, qu'il faut exercer en permanence... ce que le noir passé du XX<sup>e</sup> siècle aurait dû nous inculquer à jamais.

Yvan Cliche

**Umberto Eco**  
**DE LA LITTÉRATURE**  
Grasset, Paris, 2003,  
425 p. ; 39,95 \$

*De la littérature* réunit des conférences, des articles, des leçons et des préfaces du sémioticien Umberto Eco, datant pour la plupart des années 1990. La variété des sujets abordés étonne et ravit : on y parle principalement d'esthétique littéraire (la forme, le style, la rhétorique, l'intertextualité), mais aussi de l'usage du mode symbolique, d'antiaméricanisme, de l'art d'écrire des romans, d'écrivains marquants (Oscar Wilde, James Joyce, Jorge Luis Borges, l'anthropologue Piero Camporesi). Conférencier habile et expérimenté, Umberto Eco sait stimuler notre esprit par des questions plus personnelles telles son admiration indéfectible pour le roman *Sylvie* de Gérard de Nerval, sa crainte d'avoir peut-être été trop influencé par l'écriture de Borgès. Son approche ne

pour un acquis apparaît rétrospectivement comme un répit », écrit l'auteur en ouverture du livre. « L'Europe politique, sociale, culturelle semble une fois encore défigurée par son préjugé le plus ancien et le plus ignoble. »

Ce discours insidieux qu'il dénonce est soutenu principalement par un islamisme, pour qui tout juif n'est que



manque pas d'originalité lorsqu'il soulève le sens de la métaphore exposé dans *La poétique* d'Aristote, ou encore qu'il apporte des remarques inattendues sur le style littéraire du *Manifeste du Parti communiste* de Karl Marx.

Certains passages sont éblouissants et se liraient presque comme un roman, bien qu'on exige souvent du lecteur une certaine familiarité avec les théories littéraires et la sémiologie. Dans un dernier chapitre substantiel, le théoricien se penche, non sans quelques réticences, sur sa propre écriture romanesque en appuyant sa réflexion sur ses quatre romans, *Le nom de la rose*, *Le pendule de Foucault*, *L'île du jour d'avant* et *Baudolino*. Vraiment, ce voyage au pays *De la littérature* apparaît comme le meilleur livre d'Umberto Eco publié depuis dix ans.

Yves Laberge

**Eugène Roberto**  
**L'HERMÈS**  
**QUÉBÉCOIS II**  
David, Ottawa, 2003,  
263 p. ; 18 \$

Après un premier ouvrage (*L'Hermès québécois*, paru au début de l'année 2002) qui avait entraîné le lecteur sur la piste de l'archétype de la divinité grecque Hermès dans trois romans québécois, Eugène Roberto nous convie, avec *L'Hermès québécois II*, à pousser la recherche plus avant, question d'affiner les résultats obtenus. La démarche appliquée est la même que dans le premier volet : « Je répète, à l'intérieur de chaque texte, une série d'opérations : vérification du noyau constitutif hermaïque (mobilité dans un espace valorisé, habileté, pouvoir de transformation des destins), cohérence du personnage autour

de ces éléments et superposition de celui-ci sur le modèle hermaïque », de préciser l'auteur, qui ne s'embarrasse d'aucune méthode théorique exagérément complexe. Le plan de coupe diachronique établi par Eugène Roberto permet d'explorer, au cours de six chapitres, des œuvres « classiques » tirées du répertoire québécois, de *Forestiers et voyageurs* à *Kamouraska* en passant par les très prisés *Maria Chapdelaine*, *Menaud*, *maître-draveur*, *Les engagés du Grand Portage* et *Trente arpents*. Un septième chapitre clôt la démonstration en mettant l'accent sur la figure d'Hestia (contrepartie d'Hermès), également importante dans les œuvres.

Le personnage est ici le principal élément retenu pour observer les traits de la figure hermaïque dans les textes, et le fait d'évaluer les caractéristiques des héros semble livrer suffisamment d'indices pour qu'on puisse affirmer la présence de la divinité grecque dans la littérature québécoise. Tantôt amoureux, tantôt serviteur, ici fourbe, là frustré, jeune ou voyageur, Hermès apparaît dans les œuvres sous des traits tellement divers qu'on en vient toutefois à se demander si l'analyse ne consiste pas simplement à accumuler des qualités pour pouvoir en faire des vecteurs de reconnaissance. L'art d'Eugène Roberto consiste dès lors à donner unité à la démonstration, à rendre perceptible, dans une perspective d'analyse purement textuelle, la saveur complexe qui préside à l'apparition de la figure hermaïque. Jonction entre l'ici et l'ailleurs, Hermès laisse sa trace dans la mainmise qu'il opère sur la destinée de chacun, ce que la critique devra désormais prendre en compte.

Jean-Pierre Thomas



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

## LE LIVRE EST DANS SES FEUILLES



### NICOLE DUMOULIN CES ARTEFACTS QUE NOUS TAISONNS POÉSIE

PRIX LITTÉRAIRE JACQUES-  
POIRIER – OUTAOUAIS 2003  
BRAVO !

La maison de la poésie, des contes,  
des légendes, des fables et  
des écrits intimes

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.  
[www.hautes-terres.qc.ca](http://www.hautes-terres.qc.ca)



**Sylvie et Alain Soulat**  
**AUTOUR DU MONDE**  
**AVEC ULYSSE**  
**UNE ODYSSEE FAMILIALE**  
**À TANDEM**

Stanké, Outremont, 2003,  
 247 p. ; 24,95 \$

Leur aventure est peu commune : en 1996, Sylvie et Alain Soulat, accompagnés de leur fils de deux ans, partent découvrir le monde à tandem. Six ans plus tard, après 65 000 kilomètres, 35 pays parcourus sans moteur, le jeune Ulysse s'exclamera : « Notre tour du monde est déjà fini ? »

Qu'est-ce qui peut bien pousser deux Français à abandonner leur emploi respectif d'infirmière et de pompier, leurs familles, leurs amis, leur maison ? L'attrait du défi sportif ? Oui, les corps à corps avec l'extrême seront source d'exaltation. Mais il y a plus. Vaincre des pluies diluviennes en Malaisie, des feux de forêt en Indonésie, la sécheresse au Botswana, un typhon dans l'Oregon les convaincra que rien ne résiste à l'effort désespéré de qui veut vivre. Cela tant que quelqu'un, au bout de la route, pansera leurs blessures. Mais parfois, la plaine déserte s'étendra sans fin. Ils s'étonneront de la violence dont ils seront victimes de la part des survivants d'une guerre. Et certaines réalités les laisseront amers et vaincus. Les autorités chinoises les soumettront à de longues et pénibles entrevues tous les jours. L'Inde leur dévoilera des visions d'horreur. L'indifférence des Américains sera telle qu'ils passeront près de mourir sans qu'aucun ne

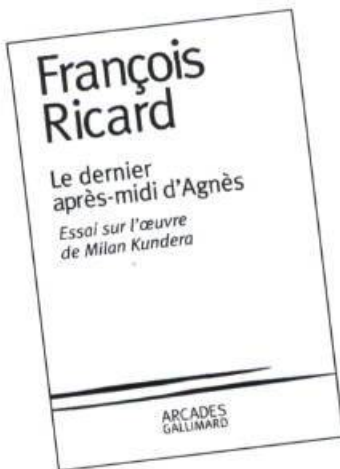
daigne leur porter secours. Le même esprit de domination, de colonisation, d'esclavage. Le tour du monde, ultimement, sera l'occasion d'une profonde réflexion sur la nature humaine. « Nous ressentons désormais cette certitude que si l'être s'instruit, mais reste égoïste il ne pourra rien apporter de bon à l'avenir de l'humanité. » Si le style est parfois malhabile, les questions qui surgissent ici et là sont frappantes de lucidité. Une meilleure correction de la langue de la part de l'éditeur aurait néanmoins donné un élan de plus à cette parole qui porte déjà beaucoup.

Judy Quinn

**Sous la dir. de**  
**Hélène Dionne**  
**INFINIMENT BLEU**  
**Fides, Montréal/Musée de**  
**la civilisation, Québec,**  
**2003, 125 p. ; 19,95 \$**

Lumière, diffraction, réfraction, pigmentation, radiations lumineuses..., le bleu, couleur préférée de la moitié des Occidentaux, tire ses origines de diverses sources et revêt toutes sortes de significations. Entre le vert et l'indigo, le bleu décline une multitude de nuances.

Le livre *Infiniment bleu* publié dans la collection « Images de sociétés » est un complément à l'exposition du même nom qui se déroule au Musée de la civilisation du 7 mai 2003 au 6 septembre 2004. De très belles illustrations accompagnent les courts textes qui relatent la recherche du pigment, minéral et végétal, de l'Antiquité à aujourd'hui, l'origine du bleu dans les arts, son sens sacré et



sa symbolique. On y parle aussi de l'utilisation de la teinture au fil des siècles. D'abord réservé à l'aristocratie, le bleu se prolétarise, mais continue de conférer aux vêtements un statut : le kimono de cérémonie, la redingote, le costume Mao, le jeans, le « bleu » de travail... Couleur du ciel, de la mer, de l'éternité et de l'au-delà, le

bleu contient sa part de mystère. Et lorsque le bleu se fait sombre, qu'il évoque l'histoire des classes sociales américaines, on songe invariablement à la musique afro-américaine et à Louis Armstrong, Duke Ellington de même qu'à tous ceux qui vibrent au rythme lent et langoureux du blues.

Le langage aussi nous met du bleu plein la vue : une fleur bleue qui rêve d'un col bleu sur un air de blues, un cordon bleu qui sert un steak bleu sauce au bleu, avoir les bleus à l'heure bleue en regardant la grande bleue, avoir une peur bleue et en rester bleu...

Offert à prix populaire, imprimé sur papier glacé, *Infiniment bleu* est, tout comme les autres titres de la collection, un petit livre qu'on ne se lasse pas de feuilleter.

Sylvie Trottier

**François Ricard**  
**LE DERNIER**  
**APRÈS-MIDI D'AGNÈS**  
**ESSAI SUR L'ŒUVRE**  
**DE MILAN KUNDERA**  
**Gallimard, Paris, 2003,**  
**203 p. ; 21,50 \$**

*Le dernier après-midi d'Agnès, Essai sur l'œuvre de Milan Kundera* est remarquable à plus d'un égard. Non seulement François Ricard parvient-il à en souligner l'importance, et à l'illustrer, dans le champ littéraire des quarante dernières années, mais, et c'est sans doute ici que l'essayiste donne sa pleine mesure, à retracer et mettre en perspective la construction d'une œuvre des plus originales et singulières, sans jamais céder à la tentation d'en disséquer sous nos yeux, et ce faisant d'en rompre le charme, ce qui compose son intégrité. Une telle démarche exige une connaissance intime de l'œuvre, un respect, voire une





admiration sans bornes. Ce dont ne se cache nullement François Ricard.

Le titre renvoie à un épisode du septième roman de Kundera, *L'immortalité*, alors que le personnage d'Agnès s'arrête au milieu des montagnes, en Suisse, dans un moment qui se révèle être, pour le personnage et l'essayiste, un moment clé et du roman, et de l'œuvre elle-même. Pour Agnès, cet arrêt représente une parenthèse dans le déroulement des actions qui conduiront à l'accident mortel qui s'en suivra ; pour François Ricard, le début d'une méditation qui cherchera à embrasser l'œuvre dans sa totalité pour mieux en comprendre l'étendue et saisir les motivations intrinsèques qui l'animent depuis le tout premier roman paru en français en 1968, *La plaisanterie*. « Ceci ne sera pas une étude, écrit-il, ni même, peut-être, un livre de critique, mais une méditation – ainsi que devrait sans doute s'appeler cet art incompris qu'est l'art de l'essai. On n'y cherchera pas quelque théorie du roman ni quelque doctrine politique ou philosophique, mais le simple compte rendu d'une expérience esthétique, c'est-à-dire de l'admiration et de l'exploration jamais achevées d'une œuvre qui est l'une des plus parfaites et des plus précieuses de notre temps. »

François Ricard n'aura de cesse de nous rappeler l'importance de considérer l'œuvre dans sa totalité, dans son intégralité, à l'image du massif rocheux qui capte l'attention d'Agnès, voire qui la retient momentanément prisonnière dans cette posi-

tion d'arrêt. On voit déjà, à l'aide de cette seule image qui initie en quelque sorte le processus de méditation, l'un des ressorts dramatiques qui sous-tend l'œuvre, l'opposition entre la volonté, sans doute serait-il plus juste de parler ici de désir, des personnages d'agir de telle ou telle manière, et les forces extérieures qui s'opposent à ces mêmes désirs. Le paradigme romanesque qui avait jusqu'alors cours depuis Hegel, nous rappelle François Ricard, se voit irrémédiablement inversé chez Kundera. Chez ce dernier, le personnage ne s'oppose plus au monde qui l'entoure, il en est déjà exclu. Tous les personnages de Kundera se situent dans cet espace qui les confine en marge d'eux-mêmes et d'un monde auquel ils n'appartiennent plus, n'ont jamais appartenu. Conscients de cela, ils ne cherchent pas tant le salut, que d'opposer à cette exclusion quasi ontologique en ce qui les concerne, une conscience nostalgique d'un monde à jamais illusoire pour qui a percé le réel pouvoir qu'ils savent avoir sur leur vie. Voilà le climat, celui du désenchantement, de l'éloignement et de la disparition, dans lequel baignent et l'œuvre et les personnages de Kundera.

C'est sous cet angle que François Ricard revisite l'œuvre en s'attardant tantôt aux structures internes (composition, chapitres, épisodes) qui la sous-tendent, tantôt aux thématiques (l'exil, la perte de sens, la disparition) qui concourent, au-delà de son étendue formelle, à lui donner son unité. Mais le plus grand mérite de cet essai



est sans aucun doute l'irrésistible envie qu'il nous donne de relire Kundera et de nous aventurer, à notre tour, sur le chemin de la méditation.

Jean-Paul Beaumier

**Lionel Groulx  
CORRESPONDANCE  
1894-1967  
L'INTELLECTUEL ET  
L'HISTORIEN NOVICES  
1909-1915  
Fides, Montréal, 2003,  
1045 p. ; 99,95 \$**

Lionel Groulx est à la mode, c'est le moins qu'on puisse dire. Les ouvrages publiés cette année sur son œuvre et sa carrière sont à ce point nombreux que le Centre de recherches Lionel-Groulx a cru bon organiser un colloque présentant « Les nouvelles lectures de Lionel Groulx depuis l'an 2000 ». Dans une perspective de relecture du controversé personnage, la publication du troisième volume de sa correspondance arrive à point nommé. Dix ans se seront écoulés entre la parution du volume deux de la correspondance et celle du volume trois, cependant l'intervalle s'explique aisément par la masse d'érudition contenue dans cette somme. Le troisième volume couvre les années 1909 à 1915 : on

retrouve donc le jeune professeur de Valleyfield au retour d'un voyage d'études en Europe, puis on le quitte à l'aube d'une nouvelle vie, presque la valise à la main, alors que, fraîchement arrivé à Montréal, il s'apprête à devenir historien. Indiscutablement, c'est une période charnière dans la vie de « l'intellectuel et l'historien novices » qui est ici scrutée à la loupe. Le travail d'édition critique de Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier est à la hauteur des volumes précédents et les notes explicatives ne laissent aucun détail au hasard. On saura gré aux auteurs d'avoir maintenu dans le troisième volume des rubriques précieuses (chronologies, notices biographiques, bibliographie et index) en plus d'avoir, dans une introduction imparable, situé l'intellectuel dans son époque, notamment en analysant minutieusement sa bibliothèque. Les auteurs ont eu en outre la bonne idée de joindre en annexes des documents éclairants pour la période, comme cette lettre de M<sup>gr</sup> Émard à Lionel Groulx qui illustre éloquentement (mieux peut-être que les mémoires de l'écrivain), le fossé insurmontable séparant les deux hommes. Pour les volumes subséquents, les auteurs annoncent certains





supplée aux carences du style », on remarquera que pour ce dernier il n'en est rien, bien au contraire. En ce sens, l'intention d'articuler, à la lumière d'expériences personnelles, un propos clair ne va pas sans l'envie de faire beau. Les phrases soignées, assorties d'un vocabulaire luxuriant, abondent dans ce livre. Sans aucun doute, le goût de parler de littérature passe par la littérature elle-même : l'essayiste n'oublie jamais qu'il est d'abord romancier. Quoique certains pourraient être agacés par le foisonnement d'énumérations parfois longues, il n'en demeure pas moins que cette prose, à la fois badine et érudite, est menée par une admirable maîtrise formelle. « Un style ne peut-il pas être à la fois riche et économe de ces effets ? » Cet ouvrage semble l'aboutissement d'une longue réflexion sur le plaisir singulier de créer avec les mots, une réflexion qui d'ailleurs s'illustre par sa forme même : c'est-à-dire par son indéniable littérarité.

Louis-Martin Savard

**Jean-Marie Poupart**  
**J'ÉCRIS TOUT LE TEMPS**  
**PAR BESOIN, PAR PLAISIR,**  
**PAR PASSION**  
 Leméac, Montréal, 2003,  
 154 p. ; 19,95 \$

Depuis la parution d'*Angoisse Play* en 1978, Jean-Marie Poupart a publié une trentaine de titres. Celui qui, il y a quatre ans, nous offrait l'excellent roman *On a raison de faire le caméléon*, nous revient cette fois avec un essai sur l'acte d'écrire et sur l'institution littéraire en général. Sorte d'« examen de conscience », de « bilan » de trente ans d'écriture, le livre est avant tout un tour d'horizon du monde de l'écrivain : on y parle du travail de création comme « cérémonie vivante » et du rapport personnel au texte, mais aussi de la relation avec la critique, avec l'univers de la réception.

Si « chez les mauvais essayistes », selon Jean-Marie Poupart, « la véhémence

Pour les passionnés d'histoire et de géopolitique, Gérard Chaliand reste une référence depuis maintenant trois décennies. Ses atlas géostratégiques et ses ouvrages politiques, tirés de ses pérégrinations, ont formé nombre de férus de politique mondiale, particulièrement dans la sphère francophone.

C'est par la voie du récit poétique que cet homme à la plume alerte se commet cette fois sur un sujet hautement sensible et plus personnel, le massacre des Arméniens par

**Gérard Chaliand**  
**MÉMOIRE**  
**DE MA MÉMOIRE**  
 Julliard, Paris, 2003,  
 102 p. ; 26,95 \$

## L'histoire au Septentrion



376 pages, 24,95 \$

**Jean Ferguson**  
**L'Algonquin Gabriel**  
**Commandant**  
 Biographie romancée  
 d'un pionnier de l'Abitibi

Gabriel Commandant est né sur une réserve algonquine le 13 mars 1891. Il fera sa vie en Abitibi et en marquera profondément le développement. Entre les mains d'un fabulateur aussi doué que Jean Ferguson, Gabriel Commandant sort de la légende auréolée de mystère. Est-ce que tout est vrai ? Oui, répond l'auteur, tout en concédant que la vie de son héros « tient plus de la fiction que de la réalité ».



432 pages, 39,95 \$

**Jean-Jacques Simard**  
**La Réduction**  
 L'Autochtone inventé  
 et les Amérindiens  
 d'aujourd'hui

Sorte d'adieu à l'« Autochtone inventé », ce livre crucial, assis sur une complicité durable, à la fois pratique et réfléchi, avec certains « Amérindiens d'aujourd'hui », nourrit d'illustrations concrètes une espérance réalisable : celle de sortir ensemble, Autochtones et Autres, du régime historique de « la Réduction ».



350 pages, illustré, 27,95 \$

**Jocelyne Murray**  
**Apprendre à lire**  
**et à compter**  
 École et société  
 en Mauricie

L'auteure a reconstitué, à partir de documents d'époque, comment dans les localités rurales de la Mauricie et dans la ville de Trois-Rivières le système scolaire québécois s'est mis en place dans le quotidien au fil des ans et des décennies.



234 pages, 24,95 \$

**Frédéric Boily**  
**La Pensée**  
**nationaliste**  
**de Lionel Groulx**

L'analyse proposée ici va à l'encontre de l'idée reçue voulant que le politique soit absent chez Groulx. Au contraire, ce dernier démontre une volonté « métropolitaine » de développer le sens national des canadiens-français, tâche à laquelle il a convié les intellectuels.

**SEPTENTRION**

www.septentrion.qc.ca



les Turcs, au début du siècle, principalement en 1915-1916. Arménien d'origine, mais de culture occidentale, Gérard Chaliand se remémore son passé le plus lointain pour rendre un ultime hommage à ses ancêtres combattants et ranimer le souvenir de cette douloureuse période pour la société arménienne, la première tache noire d'un XX<sup>e</sup> siècle riche en tragédies.

Le résultat en est un récit palpitant, composé de rappels historiques et de reconstitutions imaginées par l'auteur, de la vie de ce peuple dans son combat héroïque pour sa survie et pour sa liberté. Une mémoire habitée par la pire des douleurs, celle d'« assister impuissant à la torture et à la mort de ceux qu'on aime ».

Gérard Chaliand évoque les premiers pogroms anti-arméniens, où son grand-père maternel, aîné d'une famille de six enfants, a vu son père assassiné en 1895 sous les ordres du sultan turc. L'œuvre néfaste s'est poursuivie lors de la Première Guerre mondiale, les Turcs considérant les Arméniens comme un obstacle au panturquisme, dernière tentative de sauvegarde d'un empire déliquescence, rapiécé par le colonialisme européen. La moitié de la population arménienne sera exterminée. Seulement deux des neuf enfants de la famille paternelle de l'auteur survivent, leurs âmes à jamais habitées de ces morts sans sépulture.

Le dernier chapitre, émouvant, est celui d'un homme se sachant près de la fin de sa vie et réfléchissant à ce lourd héritage de sang, « ce passé

dont je n'avais pas voulu ». Il y explique les raisons de ce témoignage tardif. « Ce qui n'a pas été consigné n'existe pas », écrit Gérard Chaliand, qui conclut avec lucidité que « la violence est au cœur de l'espèce et la fureur de dominer n'est surpassée que par le désir de vivre, si chevillé qu'il engendre souvent la servitude ».

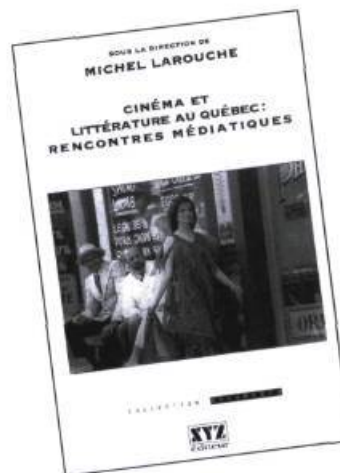
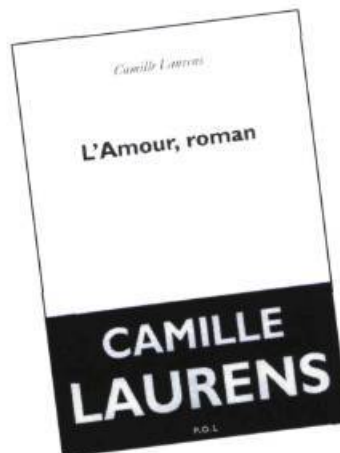
Yvan Cliche

**Camille Laurens**  
**L'AMOUR, ROMAN**  
P.O.L., Paris, 2003,  
268 p. ; 29,95 \$

**Camille Laurens**  
**LE GRAIN DES MOTS**  
P.O.L., Paris, 2003,  
206 p. ; 27,95 \$

Avec ses derniers ouvrages, dont l'un réunit les textes de ses chroniques parues dans *L'humanité*, Camille Laurens ne surprend pas... on s'y attendait, enfin... on attendait. Or l'attente n'a pas été vaine, Camille Laurens ne nous déçoit pas. Tandis que *Le grain des mots* rappelle *Quelques-uns*, *L'amour, roman* fait en quelque sorte écho à *Dans ces bras-là*. Toutefois, bien qu'ils évoquent les précédents ouvrages, les deux nouveaux bouquins n'en demeurent pas moins originaux et on les savoure avec autant de plaisir qu'on a dégusté les premiers.

Camille Laurens a un style bien à elle : direct, sans fioritures, elle va droit au but. Quand il s'agit de définir un mot, elle n'a pas son pareil : elle dit beaucoup, et son contraire ! Car les mots sont bavards et, selon les circons-



des maux car, dans *L'amour, roman*, Camille Laurens raconte aussi bien le désir naissant que le déclin de l'amour : « Quelles personnes auraient commencé de s'aimer, si elles s'étaient vues d'abord comme on se voit dans la suite des années ? Mais quelles personnes aussi se pourraient séparer, si elles se revoient comme on s'est vu la première fois ? »

Sylvie Trottier

**Sous la dir. de**  
**Michel Larouche**  
**CINÉMA**  
**ET LITTÉRATURE**  
**AU QUÉBEC**  
**RENCONTRES**  
**MÉDIATIVES**  
XYZ, Montréal, 2003,  
202 p. ; 25 \$

Dans les universités québécoises, l'intérêt pour les études cinématographiques était d'abord venu de professeurs de littérature qui voulaient compléter leurs analyses par des illustrations divertissantes pour les étudiants. La plupart de ces enseignants ignoraient tout des théories du cinéma, ou pire encore, croyaient les connaître en y appliquant tant bien que mal des approches narratologiques ou sémiologiques. De ce fait, la recherche québécoise sur le cinéma n'en a pas tiré les fruits espérés.

Heureusement, le théoricien Michel Larouche, une autorité en ce domaine, a réuni ici une série de dix textes pertinents consacrés précisément aux liens entre cinéma et littérature, à partir d'un corpus québécois.

Dans leur excellent chapitre d'ouverture, Michel Larouche et Serge Cardinal expliquent que le processus d'adaptation filmique est doublement créatif, puisque le scénario réinvente le con-

tances, ils disent, médisent ou se dédisent. « [...] il y a un sens sous le sens, il faut creuser, trouver, comme le dit Paul Ricœur, non pas tant la chose du mot que l'autre mot de ce mot : une fois que l'on a mis au jour l'orgueil sous la magnanimité, le hasard sous le succès, la peur du ridicule sous le sens de l'honneur, l'intérêt sous l'amitié et l'amour-propre sous l'amour, peut-être peut-on trouver dans l'usage de ces mots rendus à leur plus grande justesse, dans cette traversée des apparences et cette dissolution des illusions, au fond du vide, une forme de bonheur, en tout cas de plaisir, qui est justement notre seul but dans la vie. »

Les deux petits livres se rejoignent puisque, comme le dit l'auteur, « L'amour, c'est des mots ». L'on pourrait, sans trahir sa pensée, dire aussi que l'amour, c'est



tenu du texte initial. Plus loin, un article très original de Mylène Nantel identifie les éléments filmiques, voire scénaristiques, déjà présents dans certaines œuvres littéraires, comme dans les romans *Prochainement sur cet écran* (1973) de Pierre Turgeon et *Neige noire* (1974) d'Hubert Aquin. Louise Carrière retrace le parcours de scénariste de Michel Tremblay, à partir de plusieurs films importants : *Parlez-nous d'amour* (1976) de Jean-Claude Lord, jusqu'au récent *C'tà ton tour*, *Laura Cadieux* (1998) de Denise Filiatrault. On y apprend aussi que le dramaturge avait écrit un projet d'adaptation de *Bonheur d'occasion* qui est resté dans ses tiroirs. Signalons enfin la contribution impressionnante de François Gagnon qui fait l'histoire de l'adaptation dans le cinéma québécois, à partir de quelques centaines de titres depuis *Madeleine de Verchères* (1922) et *Notre-Dame de la Mouise* (1941).

Yves Laberge

**Robert Turcotte**  
**LES MENSONGES**  
**DE LA GUERRE EN IRAK**  
*Les Intouchables,*  
**Montréal, 2003,**  
**191 p. ; 19,95 \$**

Dans *Les mensonges de la guerre en Irak*, rédigé en collaboration avec Yan Muckle, Robert Turcotte nous offre un bon livre de politique de terrain.

L'homme a été observateur lors du conflit en Irak. Son action, parrainée par l'ONG *Voices in the Wilderness*, puise sa motivation dans ce scandaleux constat : il y a un siècle, lors des conflits armés, 90 % des pertes en vies humaines se compartaient du côté des militaires

et 10 % du côté des civils. Maintenant c'est l'inverse : 90 % des victimes sont des civils. Des organismes humanitaires ont décidé qu'il fallait agir, non seulement pour protéger les innocents, mais aussi pour dénoncer les crimes de guerre au sens établi par la Convention de Genève. Certains furent perpétrés par les États-Unis en Irak : bombardement d'ambulances, d'autobus, de maisons privées, absence de secours aux blessés, non-intervention pendant les pillages, empêchement de l'aide humanitaire, etc.

La première victime de la guerre étant la vérité, la présence sur le terrain de Robert Turcotte s'avérait donc précieuse. Par exemple, il était sur place lors de la fameuse chute de la statue de Saddam Hussein. Les Irakiens semblaient heureux sous l'œil des caméras et les images faisaient le tour du monde. Pourtant, lorsque le Québécois s'est promené dans les quartiers avoisinants, personne ne connaissait ces gens en fête.

Ce livre en offre plusieurs en un seul ; journal de l'auteur, longues citations d'autres journalistes, entrevues, photos et extraits de la Convention de Genève. Tout en présentant de l'information utile pour éclairer la scène de ce malheureux conflit, on sait y prendre position et dénoncer quand il le faut. L'introduction de Yan Muckle donne le ton en relevant tous les arguments fallacieux utilisés par l'administration Bush pour justifier la guerre. Même la CIA reconnaissait qu'on allait trop loin dans les mensonges. C'est tout dire.

Notre monde, souvent cynique et indifférent, offre aussi des modèles de conscientisation comme en témoigne Robert Turcotte.

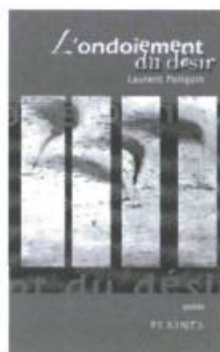
René Bolduc



**Nouvel homme**  
 recueil de nouvelles  
 Sous la direction  
 de Stephan Hardy

**Nouvel homme** se veut une exploration par la littérature de l'évolution récente de la masculinité. On y retrouve des nouvelles de tout genre — science-fiction, réalisme, suspense, conte fantastique — possédant cependant une particularité : celle de mettre en valeur des aspects non stéréotypés de la masculinité.

ISBN 2-921353-84-9  
 144 pages 15,95 \$



**L'ondoiement du désir**  
 Laurent Poliquin

**L'ondoiement du désir** poursuit le travail d'assainissement du réel par « l'ébruitement des baisers ». L'auteur de *Volute velours* nous invite à une poésie de la convoitise, qui cherche à nouer l'harmonie de la lascivité et du mécontentement.

ISBN 2-921353-96-2  
 80 pages 12,95 \$



**Gabrielle Roy**  
**aujourd'hui Today**  
 Sous la direction  
 de Paul Socken

Dans cet ouvrage dédié à **Gabrielle Roy**, 18 collaborateurs parlent de la façon dont l'œuvre et la personnalité de la grande romancière les a touchés personnellement. On ne pouvait pas faire un plus grand éloge à Gabrielle Roy que de demander à des chercheurs du monde entier de parler de l'importance que l'écrivaine a pour eux et pour la littérature canadienne et mondiale.

ISBN 2-921353-95-4  
 224 pages 22,95 \$



Disponible en librairie.

[www.plaines.mb.ca](http://www.plaines.mb.ca)